

La niche rêvée du polygame

On peut ne pas aimer l'actrice égyptienne Ilhem Chahine, ne pas apprécier ses prestations au cinéma, mais force est d'admettre qu'elle ne laisse pas indifférent. A l'orée de la cinquantaine, Ilhem se porte, et porte, plutôt bien, surtout quand on regarde vers le balcon, mais tous les goûts sont dans la nature. Bien sûr, ses mensurations ne la prédisposent pas à rivaliser avec Jennifer Lopez ou Madonna, mais dans l'univers masculin de l'Égypte, et du monde arabe, elle tient une place honorable. Dans ce monde-là, et avec les rondeurs idoines, elles leur en jettent pleins les yeux, mettent en branle des mains fébriles, mais il arrive souvent que la convoitise le cède à la haine. Ilhem Chahine qui refuse de jouer les prudes et de se voiler à la ville, comme à l'écran, ne pouvait que devenir la cible du désir exacerbé enrobé dans des formules incantatoires pour tartuffes du vendredi. Il s'agit en l'occurrence du prédicateur fondamentaliste Abdallah Badr, qui, s'agissant des femmes, n'y va jamais de main-morte, si j'ose dire. Comme Yusra, jadis cible privilégiée, a tendance à jouer actuellement les anorexiques, elle ne pouvait qu'échapper aux regards palpeurs et perforants. C'est donc la très charnue Ilhem qui a concentré sur sa personne les tirs groupés et saccadés du père fouettard attitré des fondamentalistes égyptiens. Intervenant d'abord sur la chaîne intégriste Al Hafedh, à la fin du mois d'août, le cheikh Badr a accusé Ilhem Chahine d'inciter à la luxure et à la prostitution dans ses rôles au cinéma. De là à taxer l'actrice de prostituée, il n'y a qu'un pas que Badr a franchi allègrement quelques jours plus tard sur un autre plateau en interpellant Ilhem en ces termes :

«Combien d'hommes as-tu embrassés durant ta carrière, combien d'hommes as-tu enlacés, combien d'hommes se sont-ils allongés sur toi ?»⁽¹⁾ Jamais, de mémoire d'Égyptien, un agité ne s'était exprimé avec autant d'impudence et de verdeur sur une chaîne de télévision contre une femme. Cela sans qu'aucune des trois animatrices de plateau qui ont reçu l'offenseur ne s'émeuve devant ses dérapages verbaux⁽²⁾. Comme il fallait s'y attendre, les professionnels des arts et du spectacle, mais dans le contexte actuel, l'islamiste président Morsi ne pouvait que déplorer ces propos injurieux et diffamatoires. Il a exprimé son désaccord avec Abdallah Badr lors d'une rencontre avec les représentants les plus en vue des artistes égyptiens, dont le très médiatisé Adel Imam. Apparemment, ces derniers sont repartis satisfaits et rassurés par les déclarations du président Morsi qui leur a promis que son régime ne remettrait jamais en cause les acquis de la culture en Égypte. De son côté, Ilhem Chahine, la première concernée, a affirmé que le président Morsi lui avait rendu justice en se désolidarisant du langage ordurier utilisé par l'une des têtes pensantes du fondamentalisme égyptien. Elle a fait part d'un appel téléphonique du porte-parole officiel de la présidence égyptienne, Yasser Ali, qui lui a fait part de l'estime et de la considération du président Morsi à son égard. Il a cependant ajouté que Abdallah Badr avait exprimé une opinion qui n'engageait pas l'État égyptien, ce qui peut amener à se demander s'il s'agit des insultes

contre Ilhem Chahine ou des critiques contre le cinéma et l'art en général. Chez les paysans de Haute-Égypte, on appelle ça tenir la canne par le milieu ! En tout état de cause, l'actrice, choquée par les attaques frontales de l'intégriste Badr, a semblé plus sereine lors de son apparition publique la semaine dernière. Il s'agissait d'une conférence consacrée au feuilleton «Maali Alwazir» («Son excellence le ministre»), diffusé durant le dernier Ramadan, et dans lequel Ilhem Chahine joue le rôle principal. Le tournage du feuilleton avait commencé avant la révolution du 25 janvier, et il a repris après une interruption de plusieurs mois, après la chute de Moubarak. On a souvent reproché à Ilhem Chahine ses relations privilégiées avec le régime Moubarak, mais elle s'en est toujours défendue. On ne sait pas si le scénario initial du feuilleton a subi des modifications durant la révolution, mais pour l'actrice, la tonalité critique de l'œuvre a apporté la preuve qu'elle ne soutenait pas l'ancien régime.

Il faut dire que «Maali Alwazir» a été largement distancé au box-office par la série historique consacrée à Omar Ibn-Alkhattab. Il a subi également la concurrence d'un autre genre de feuilleton très prisé, celui des polygames. Il y a quelques années, l'ENTV avait décidé de promouvoir la paix des ménages algériens en programmant pour le Ramadan «La famille de Hadj Metouali». Il s'agissait d'un commerçant très actif et très efficient, devenu riche grâce à ses qualités au travail et à un riche mariage avec une veuve : clin d'œil appuyé des auteurs en direction des musulmans pieux, en référence à qui vous savez. Après quelques années de retraite, le genre est revenu cette

année avec «La quatrième épouse», avec cette fois-ci un polygame, intellectuellement actif, riche et séduisant. Dans la foulée, la chaîne privée Al-Djazaïria nous a conviés à une rencontre avec un polygame heureux. Comme on est au pays des mal-logés, ou des pas logés du tout, avec l'AADL qui bat de l'aile, il fallait respecter la misère enviroissante. Notre parangon du bonheur conjugal est seulement bigame, un mot qui s'abrite furtivement dans polygame, à défaut d'un deux-pièces, il n'est pas trop riche puisque l'une habite au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage. Mais elles s'entendent bien, échangent le séné et la rhubarbe, selon l'expression consacrée, et se prodiguent mille et une marques d'affection et de sympathie. Comme les deux épouses comblées ne sont pas présentes sur le plateau, nous devons nous fier aux confidences du bigame, bien aidé par les deux invitées du jour. L'une qui n'est autre que la comédienne Bahia Rachedi aurait voulu accepter un statut de coépouse, mais pas au même domicile, si seulement son mari vivait encore. L'autre l'admettrait si son mari arrivait à la convaincre que sa future concubine avait plus d'atouts et d'atours qu'elle.

Entre une animatrice, tenue à l'obligation de réserve, et ses deux invitées, conciliantes, mais avec une pléthore de «S» à la clé, notre bigame ne pouvait que plastronner.

Il devrait s'abstenir de faire dire à l'Islam ce que pensent les polygames qui ignorent le sens du mot «injuste». Comment peut-on prier un seul Dieu et adorer plusieurs femmes ? Réponse dans la prochaine fatwa légalisant le commerce des odalisques, pour parler en bon Ottoman !

A. H.



Par Ahmed Halli
halliahmed@hotmail.com

(1) La dernière interrogation est encore plus injurieuse puisqu'elle se traduit en réalité par «combien d'hommes sont montés sur toi ?». J'en ai juste atténué légèrement la crudité et la raideur.

(2) Sur «Dream», l'une de ces animatrices s'est même offert quelques instants de vile flatterie à l'égard du sieur Badr, comme s'il incarnait le devenir de l'Égypte.

CONDOLÉANCES

Toute ma sympathie et mes sincères condoléances à la famille de notre ami

Malek Bellil
journaliste et pérégrin. On s'était souvent promis de prendre le temps de boire un verre dans ces «lieux de rencontres conviviales», comme les appelle joliment un confrère, qui a retiré son soutien aux bistrots, mais la vie et la mort en ont décidé autrement.

CONTRIBUTION

Cette glorieuse Révolution a bien eu lieu

Par Daoudi Rachid

A la lecture de la contribution de M. Benchicou dans l'édition du *Soir d'Algérie* du 8 septembre 2012, je me sens dans l'obligation d'apporter mon point de vue sur le contenu de cet écrit.

Avant tout, M. Ouali Aït-Ahmed n'a nullement besoin d'un secours de qui que ce soit pour se défendre. Son passé (et son présent) parle pour lui. Si Ouali que j'ai l'honneur de connaître depuis l'âge de 13 ans peut être considéré comme un symbole de la probité, du dévouement, du désintéressement et... de la modestie.

Ayant pris le maquis à l'âge de 17 ans dans la Wilaya 3, il a survécu à plusieurs épreuves de feu, pour se retrouver au poste de sous-préfet en 1962. Il est resté chef de daïra jusqu'à sa retraite. A ma connaissance, il n'a jamais été promu wali, bien que pour ceux qui le connaissent, sa compétence ne pouvait être mise en cause.

Certes, on peut être honnête, dévoué, désintéressé et modeste à un moment de sa vie et finir souvent, à un moment ou à un autre, par se débarrasser d'au moins un de ces lourds fardeaux.

Si Ouali Aït-Ahmed n'a jamais changé. Il est resté fidèle à son idéal ! (il en a toujours eu), à son pays, l'Algérie.

J'avoue que je lui en ai un peu voulu depuis sa retraite : rester silencieux pendant que des bavards se mettent à parler de sujets qu'ils ne connaissent pas. Silencieux pendant que des falsificateurs en mission commandée s'attaquent à l'un des domaines les plus sacrés qui constituent le socle de notre pays : son histoire.

Mais voilà, Si Ouali a fini par réagir à des outrages infligés, par-ci, par-là, à la Révolution de Novembre 1954. Oui, elle a bel et bien existé cette immense révolution.

J'avais personnellement 14 ans en 1954 et je me rappelle de l'enthousiasme que les premières actions des maquisards suscitaient chez tous ceux qui y croyaient. A ce propos, il faut rappeler que pour y croire (en novembre 1954), il fallait soit être un vrai révolutionnaire (lucide et déterminé), soit être jeune (innocent et inconscient).

«Cette glorieuse révolution a bien eu lieu.» Cette affirmation peut s'écrire, en sept mots, mais ceux qui les lisent et qui n'étaient pas encore nés à l'époque peuvent-ils s'imaginer ce qui s'est passé réellement de novembre 54 à mars 1962 ?

Il est impossible de restituer des événements par des mots. Disons seulement que la violence régnait : des morts, des tortures, des emprisonnés, des déplacés, des exilés, des mutilés, des dépouillés. Les auteurs et les sujets étaient des hommes, des femmes, des vieux, des jeunes. Ils sont des centaines de milliers à avoir perdu la vie pour la cause de l'indépendance de l'Algérie ; ce nombre est certainement plus élevé pour ceux qui ont subi pour la même cause un préjudice grave, dans leurs biens, leur intégrité physique ou leur santé mentale.

Ceux qui ont agi et subi, qui ont fait que cette révolution existe, étaient des fils des entrailles de ce grand pays, ils étaient algériens, musulmans, comme disaient sans cesse nos ennemis.

J'essaie, maintenant que la question est soulevée, de me rappeler mes références tout au long de ces années que les Algériens de ma génération ont eu le privilège de vivre. Je témoigne que je n'ai jamais, durant toute cette glorieuse période, entendu parler, ni entendu quelqu'un qui aurait entendu parler d'un zaïm barbu ni d'une «Oum El Djazaïrine».

Certes, je me rappelle que dans les années 1940, on chantait en kabyle «Messali El Hadj Izem» (le lion). Je me rappelle avoir lu la proclamation du 1^{er} Novembre 1954.

Je me rappelle aussi de Belounis, de son armée et de ses nombreux assassinats.

Je me rappelle aussi de ce parti (que notre journaliste commet le sacrilège de qualifier de rival du FLN) qui s'appelait le MNA et qui faisait la guerre au FLN en France avec la complicité des autorités françaises, faute de ne pouvoir la lui faire en Algérie. Oui, il y avait le FLN (pas le parti actuel qui se fait indûment appeler ainsi, qu'à Dieu ne plaise), le vrai, et il y avait l'ALN, la vraie, la seule, l'unique, composée de dignes fils de ce pays.

Comment ose-t-on parler d'une «certaine ALN» ? Un blaspème. Oui, il est vrai qu'après l'indépendance du pays, beaucoup de choses imprévues se sont produites. Elles étaient imprévues car dans l'esprit de la Révolution de Novembre (oui, cet esprit a existé et existe toujours), dans lequel baignaient tous les Algériens qui ont vécu la guerre, les choses étaient inimaginables. Mais ceci est un autre chapitre de notre histoire, qui finira bien par être traité publiquement un jour, n'en déplaise à ceux qui ont profité et qui continuent à profiter de la confusion entretenue à dessein. Il est certain que 50 ans après la fin de la guerre, un grand nombre de ses acteurs ont quitté ce monde. C'est peut-être sur cette raréfaction des témoins que certains tablent pour

investir notre histoire et y introduire les «correctifs» qu'ils tiennent sous le coude en attendant toute opportunité.

Mais voilà, la mémoire nationale vit de sa propre vie. Celle-ci est heureusement profondément populaire et à chaque tentative de lui mettre la tête dans l'eau, elle ressurgit plus forte et plus lisible. Les Algériens ne peuvent ignorer que le mouvement nationaliste algérien a pu s'organiser d'abord en France, grâce au Parti communiste français.

Personne ne peut oublier les prises de position courageuses et risquées d'Alger *républicain* durant la guerre, ni Henri Alleg, ni Fernand Yveton, ni Maurice Audin, ni Henri Maillot et d'autres encore. Les Algériens ne peuvent oublier l'aide précieuse apportée à la Révolution par des Français de France, soucieux de défendre l'honneur de leur pays, la France.

L'Algérie n'oubliera certainement pas tous les pays et tous les étrangers qui l'ont fortement aidée dans sa lutte de libération. La mémoire de notre pays ne sera jamais défaillante.

C'est cette même mémoire qui nous dit que notre pays s'est libéré de par lui-même, de par son peuple, de par son histoire, de par son combat qui n'a jamais cessé depuis 1830.

Je me permets d'ajouter mes mots de témoignage

- 2 juillet 1962, devant la mairie de Tizi-Ouzou, beaucoup de monde rassemblé de bon matin, attendant on ne sait quoi.

Vers 9-10h, trois personnes paraissent au balcon de l'Hôtel de ville. Elles lisent un papier donnant les résultats d'un référendum, puis s'éclipsent. Sur la place, les gens cherchaient peut-être quelqu'un à applaudir, un héros à acclamer : personne !

Alors, soudain, des personnes se saisissent d'un simple d'esprit errant parmi la foule et avant qu'il ait le temps de comprendre ce qui lui arrivait, quelqu'un le mit sur ses épaules, lui mit un drapeau dans la main et autour d'eux, la foule qui grossissait se mit à marcher en scandant des slogans. C'était le départ des manifestations de joie qui allaient durer plusieurs jours.

Une heure après, je pris la route pour Alger : de Tizi-Ouzou à Bab- El-Oued, c'était la même foule, les mêmes danses et (surtout) les mêmes slogans :

«Tahya El Djazaïr

Allah yarham echouhada

Had thnine, djabouha el moudjahidine.»

Qui aura l'effronterie de dire ou d'écrire un jour que papa Messali ou mama Busquant y étaient pour quelque chose ?

D. R.